

poudre fine et glacée. Cela n'arrête pas le véhicule.

Arrivés à un ravin profond, les chiens prennent le galop, la carriole verse et me dépose moitié enseveli dans un banc de neige. Je me relève, tandis que nos coursiers gravissent avec peine le versant opposé ; ils ont bien fait de se débarrasser de ma personne. Sur la hauteur, je reprends ma place dans la carriole.

Nous sommes en pays découvert. Des collines déboisées se succèdent, le sol est accidenté, il faut monter et descendre maintes fois : les chiens se fatiguent à ce manège ; je mets pieds à terre et chemine tranquillement derrière notre caravane.

Au bout de 5 ou 6 milles nous retrouvons la forêt, il est 5 heures du soir, on juge prudent d'y camper, les chiens secouent leurs grelots en signe d'approbation tant ils ont hâte de se coucher.

Le Frère et Félix sortent les haches : le premier, pour couper le bois de chauffage, le second pour abattre les sapins dont les branches vont nous fournir un lit moelleux et parfumé. Le Père Dupé et moi prenons chacun une raquette en guise de pelle, nous creusons dans la neige un trou assez large pour s'étendre à l'aise ; Félix y dépose, avec symétrie, ses branches de sapin. Le Frère a achevé d'entasser les troncs d'arbre qu'il a coupé, bientôt une flamme pétillante s'élève. Chacun s'empresse de sortir les mains de ses mitaines pour prendre de bonnes poignées de calorique, tout en présentant le visage au feu. Il est difficile de se débarrasser des glaçons qui font, avec la barbe, une masse compacte. Les laisser dégeler tranquillement, il y en aurait pour des heures. Les doigts se mettent de la partie, on tâche de casser cette glace morceau par morceau ; mais toujours quelques poils malencontreux s'y trouvent pris, il faut en faire un douloureux sacrifice.

On prépare le souper des chiens et des gens. Je nomme les chiens les premiers, parce que ces pauvres bêtes sont servies d'abord, autrement nous n'aurions ni paix ni trêve, surtout pendant notre repas. Deux poissons blancs sont leur ration ; comme ils sont gelés, on les fait amollir devant le feu. Il faut voir la gent canine entourer le campement, fixer des yeux ardents sur cette proie, bâiller ou grincer des dents, sans doute pour contenir leur impatience ; puis, trouvant le temps trop long, s'en prendre au voisin, grommeler sourdement, soudain commencer la bataille. La voix des maîtres, avec quelques bons coups de fouet, rétablissent l'ordre.

Enfin les poissons sont assez dégelés, chacun répond à son nom avec un empressement joyeux, reçoit sa part, et s'en va la déguster à l'écart. La distribution ne se fait pas toujours d'une manière aussi calme ; souvent l'envie, la

gourmandise ou quelque autre défaut capital, causent, là comme ailleurs, des querelles intestines ou d'injustes attaques.

Nos coursiers repus, nous nous préparons à prendre notre repas. Le menu est assez sommaire, néanmoins nous sommes en progrès. Ce n'est plus le fameux "pimikan", ou pâté de viande pilée et de suif, il a disparu avec les buffalos. On a dû importer de la farine dont l'usage va devenir bientôt commun, au moins au Petit Lac des Esclaves et à la Rivière la Paix. Cette farine est délayée avec de l'eau, pétrie et rôtie devant le feu (ce qu'on appelle gallette).

Le Frère avait apporté des gallettes toutes prêtes, il n'eût qu'à leur faire prendre un air de feu pour les dégeler et les rendre comestibles. De plus il nous donna une tranche de lard boucané.

Pour boisson, nous avons le thé, breuvage commode et fortifiant, surtout dans ces contrées du Nord. Mais il faut qu'il soit bien fait. Cela dépend beaucoup de la qualité de l'eau et de la quantité de thé. Pour l'eau comptez sur le Frère, voyez-le à l'œuvre : il prend sa chaudière, la remplit de neige, la pose sur le feu. Au moment de l'ébullition, il lève le couvercle, et... comment dire ce que je vois?... A la surface flottent quantité de boulettes... Vous devinez?... la neige ayant été puisée à pleine chaudière dans des régions où pullulent les lièvres, on récolte ce qu'ils ont semé. Tout le monde ne trouverait pas cette eau à son goût. La jeter pour en avoir d'autre amènerait le même résultat. Aussi le Frère, en homme expérimenté, casse une branche de sapin qu'il promène délicatement à la surface de l'eau en guise d'écumoire, enlève prestement les pilules malencontreuses, les remplace par une bonne dose de thé noir, qu'il laisse un peu bouillir. C'est ainsi que l'on tire de ces feuilles toute la saveur et l'énergie qu'elles contiennent. Je ne sais si ce procédé agréerait aux Chinois ou aux Japonais ; mais ici, on n'en connaît pas de meilleur.

Inutile de dire qu'un appétit de loup assaisonne notre modeste repas. En guise de dessert, les fumeurs allument leurs pipes ; les autres attisent le feu ; on se rappelle en riant les aventures de la journée ; le temps passe vite, c'est l'heure de la prière et du coucher.

Chacun arrange ses couvertures, s'en enveloppe du mieux qu'il peut, afin de ne laisser aucune entrée au froid, et nous voilà tous étendus sur les branches de sapin, comme des cadavres enveloppés de leurs linceuls. Les chiens, tenus jusque-là en dehors du camp, y entrent à pas silencieux, cherchant un pan de couverture pour y dormir à l'aise. Je vous assure que j'accueille avec plaisir celui qui vient se coucher près de moi.

*Vos yeux sont en sûreté sous mes soins. J.-A. McClure, O.D. 109, rue St-Jean.*